

Les petits oubliés de la nuit

Ils vont à l'école le jour et dorment dans un abri d'urgence la nuit. À Angers aussi, les enfants réfugiés ont la vie dure.



les appellent (lire ci-dessous), afin de leur éviter la rue. « C'est comme ça presque tous les jours », soupire l'une d'elles.

Devant les grilles encore fermées de la halte, le préau est pris d'assaut. Il ne peut accueillir qu'une vingtaine de personnes. Ce soir, ils seront pourtant une soixantaine à s'y rassembler. Les derniers arrivés patienteront sous la pluie, une assiette de pâtes - achetées, préparées et servies par des bénévoles - à la main.

Ce sinistre manège, la famille Dzimiti⁽¹⁾ et ses quatre enfants le connaissent sur le bout des doigts. « Nous dormons ici depuis que nous sommes arrivés de Géorgie le 20 décembre dernier, explique la maman dans un anglais approximatif. Nous y avions deux maisons mais l'une d'elles a été incendiée. Un jour, des gens armés sont venus chez nous. Ils nous ont menacés de nous tuer, nous et nos enfants, si nous ne leur donnions pas notre argent. On a préféré partir ».

Une heure trente de marche matin et soir

La précarité, l'incertitude, parfois la peur, plutôt que la mort. Évidemment. Mais aucun regret, ni aucune plainte. Juste l'espoir d'un avenir meilleur pour eux mais surtout pour leurs enfants. Soudain, la conversation est coupée par les cris de leur petite de quatre ans. « Il faut que je vous laisse. Elle est fatiguée », s'excuse presque la maman avant de courir réconforter sa fille.

Les journées sont longues pour les bambins. À la halte de nuit, le réveil sonne vers 7 heures et les portes se ferment une heure plus tard. Depuis quelques jours le quotidien des personnes hébergées s'y est considérablement amélioré avec le service d'un petit-déjeuner. C'est donc le ventre plein que les enfants prennent désormais le chemin de l'école.

Et ça n'est pas du luxe. « Certaines familles font plusieurs kilomètres à pied pour déposer leurs enfants »,



Angers, jeudi soir. Devant la halte de nuit, parents et enfants attendent dans le froid l'ouverture des portes à 20 heures.

Photo CO - Laurent COMBET

REPORTAGE

Jean-Philippe COLOMBET
jean-philippe.colombet@courrier-ouest.com

Des ombres mouvantes dans la nuit. Comme des âmes perdues, blémies par la lueur écrasante d'un projecteur. Et puis le bruissement sourd des pas sur le bitume, des voix d'hommes et de femmes trompant la torpeur d'une nuit d'hiver que seul le passage des trains transperce à cadence régulière. Quelques pleurs d'enfants aussi, blottis contre leurs parents...

Ce soir-là, la pluie est incessante et le froid saillant. À la halte de nuit du chemin de traverse, à deux pas de la voie de chemin de fer et à quelques encablures de la gare de la Maître-féole, bien à l'abri des regards, ils sont déjà une trentaine à attendre l'ouverture des portes de ce lieu d'accueil d'urgence ouvert par la Ville, en partenariat avec les services de l'État. Ceux inscrits sur les listes du 115 sont d'ores et déjà certains d'y passer la nuit ; les autres devront attendre le début de soirée avec l'espoir qu'une place se libère à la dernière minute. Dans la négative, des bénévoles tenteront de leur trouver une famille d'accueil, des « jokers » comme ils

s'émeut Silvia Camara-Tombini, étudiante socialiste et enseignante. C'est le cas, parmi d'autres, d'une famille originaire d'Azerbaïdjan dont les enfants sont scolarisés à l'école Nelson-Mandela dans le quartier des Hauts de Saint-Aubin. Un peu plus de cinq kilomètres séparent la halte de l'établissement scolaire. « Ils n'ont pas de carte de bus et font donc le chemin à pied chaque matin et chaque soir », poursuit la conseillère municipale. Soit un trajet de près d'une heure trente, deux fois par jour !

Débuté ensuite une journée d'errance pour les parents. « On fait le tour des associations pour trouver de quoi manger, se laver et laver le linge, raconte une réfugiée. Il y a aussi toutes les démarches administratives à accomplir ». Elle ajoute : « Le plus compliqué, c'est à partir de la fin d'après-midi quand on récupère les enfants à l'école. Entre la sortie de classe et l'ouverture de la halte à 20 heures, il faut trouver un abri au chaud ». Certains font des tours de tramway, d'autres trouvent refuge

dans des galeries marchandes ou à la gare. Et passent totalement inaperçus. La précarité ne se lit ni sur leurs visages, ni sur leurs tenues. Des personnes ordinaires au destin tristement extraordinaire. « Moi je vais à la bibliothèque, explique cette maman originaire d'un pays de l'ex-URSS dont le fils prépare un CAP cuisine. On tue le temps. Les journées sont longues ». Et les nuits souvent trop courtes.

⁽¹⁾ Nom d'emprunt

61

PLACES À LA HALTE DE NUIT. Le site dispose de 20 places pour les personnes isolées et de 41 places pour les familles. Pour en bénéficier, les sans-abri doivent appeler le 115 chaque matin à partir de 8 h 30. Sans garantie de résultat.

À SAVOIR 452 places d'urgence mobilisables

Le département dispose toute l'année de 354 places d'hébergement d'urgence. En période de veille saisonnière, du 1^{er} novembre au 1^{er} mars, 58 places complémentaires sont activées en niveau jaune, lorsque des températures négatives entre -5°C et -10°C sont attendues durant trois jours consécutifs ; 20 places supplémentaires en niveau orange, en cas de températures comprises entre -10°C et -18°C ; et 20 places en plus en niveau rouge, lorsque la température minimale ressentie est inférieure à -18°C. Soit 452 places au total, réparties de la manière suivante : 266 places à Angers, 30 places à Cholet, 19 places à Saumur, 53 places dans les accueils ruraux et 84 places dans des hôtels.

Des « jokers » au chevet des invisibles

Ils sont le dernier rempart avant la rue. Lorsque les places d'urgence ne suffisent plus, des bénévoles accueillent les sans-abri chez eux, au pied levé. On les appelle des « jokers ». Ils sont une quarantaine dans l'agglomération d'Angers. En hiver, les associations font appel à eux plusieurs fois par semaine. Parmi eux, Annette et Jean-Pierre, un couple de retraités angevins, a sauté le pas en novembre 2016. « On ne savait pas si on serait capable d'ouvrir notre maison aux autres, racontent-ils. Mais maintenant que nous l'avons fait, nous en sommes très heureux. Humainement, c'est une sacrée richesse ». Quitte à prendre parfois quelques bleus à l'âme : « Ces personnes ont des parcours extraordinaires, parfois terribles. Le plus dur, c'est quand ce sont des jeunes d'une vingtaine d'années. Est-ce que leurs parents savent ce qu'ils vivent ? Et puis il y a les enfants... C'est très dur pour eux ». Depuis le début de son engagement



Angers, jeudi. Chaque jeudi soir, Annette Bruyère et Jean-Pierre Bodin ouvrent la porte de leur maison aux sans-abri.

Photo CO - Jean-Philippe COLOMBET

citoyen, le couple, précieux maillon de cette chaîne de solidarité épaulé par le collectif des veilleurs, n'a jamais eu aucun problème avec ses hôtes d'un soir : « Sans cadre, on ne le ferait pas. Ce serait trop compliqué

à gérer. Mais là, il n'y a aucune raison d'avoir peur ».

J-Ph.C.

Contact et inscriptions :
scsmigrants49.org

« L'école est un cocon d'insouciance »

Enseignante en primaire à Angers, Anne-Claire Fribault le constate au quotidien : les enfants de migrants sont épuisés. « Entre la fin de l'école à 16 h 30 et l'ouverture de la halte de nuit à 20 heures, ils n'ont pas de temps de repos. Ils marchent ou attendent dans des centres commerciaux, explique-t-elle. Le temps de s'installer, de faire les devoirs et de se laver, ils ne dorment pas avant 22 heures le soir ».

« Ils sont épuisés »
« Le pire, ce sont les week-ends, ajoute-t-elle. Ils sont dehors de 9 heures à 20 heures ! Quand on les récupère le lundi, ils sont très fatigués. Alors on essaie de les faire dormir le midi dans les salles de classe pour qu'ils reprennent des forces ». Pour elle, l'école est leur seul refuge : « Ici, ils peuvent manger, être au chaud, avoir des amis. On les met dans un cocon pour qu'ils oublient, pendant quelques heures, ce qu'ils vivent par ailleurs. On doit préserver ces moments d'insouciance ». Alors que l'heure des vacances a



Anne-Claire Fribault, enseignante. sonnée hier, Anne-Claire Fribault est inquiète : « C'est dur de soulever de bonnes vacances à une classe quand on sait ce qui les attend. On ne sait pas comment on va les récupérer ».

J-Ph.C.